

DEVENIR RICHE

UN ÉTAT D'ESPRIT



Joseph Kojo

Joseph Kojo

Devenir riche, un état d'esprit

© Joseph Kojo, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1324-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mère, qui a tout donné sans rien posséder.
À mon père, piroguier du Maroni, parti trop tôt.
À Ève, Willène, Ynaïs et Queeny,
mon fleuve, ma pirogue et ma lumière.*

DEVENIR RICHE, UN ÉTAT D'ESPRIT

AVANT-PROPOS

« À toi qui tiens ce livre entre tes mains »

Ce livre n'est pas écrit depuis un bureau parisien. Il n'est pas né dans une école de commerce, ni dans un séminaire climatisé avec vue sur la Défense. Ce livre est né sur le fleuve Maroni, entre les pirogues et la forêt amazonienne, dans un village sans route goudronnée, sans électricité et sans eau courante. Il est né dans la boue rouge des chantiers de Saint-Laurent-du-Maroni, sous la lumière tremblante d'une lampe à pétrole autour de laquelle des enfants faisaient leurs devoirs. Il est né dans la sueur, dans le doute, dans les erreurs et dans la volonté farouche de ne jamais laisser ma condition de départ décider de ma destination.

Si tu tiens ce livre entre tes mains, c'est que quelque chose en toi refuse le *statu quo*. Peut-être que tu gagnes ta vie mais que tu ne vis pas vraiment. Peut-être que tu regardes ton compte en banque chaque fin de mois avec une boule au ventre. Peut-être que tu sens, au fond de toi, que tu es fait pour devenir plus grand, mais que personne autour de toi ne t'a montré le chemin.

Je te comprends. J'ai été exactement à cette place.

Je m'appelle Joseph KOJO, je suis né en 1988 à Apoematapoe entre les deux rives du fleuve Maroni, dans un village franco-surinamais. Mon peuple, les Bushinengués, descend d'esclaves qui ont brisé leurs chaînes et se sont enfuis dans la forêt pour bâtir leur propre monde. Le marronnage, c'est l'acte de résistance ultime. Et d'une certaine manière, ce livre est un acte de marronnage moderne : se libérer des croyances qui nous enchaînent à la pauvreté.

Ma mère a élevé huit enfants, seule, sans carte de séjour, sans allocations familiales, avec une détermination qui force encore aujourd'hui mon respect. Mon père, quant à lui, était piroguier, chercheur d'or, ébéniste ; il a travaillé toute sa vie comme un forçat et n'a rien laissé à sa mort en 2015. Plus de trente enfants, et pas un héritage. Il s'agit d'une estimation. J'ai peut-être des frères et sœurs dont j'ignore l'existence. Je l'aimais profondément, et c'est justement pour cette raison que j'ai décidé de faire autrement.

Je suis devenu professeur des écoles. Concours de catégorie A de la fonction

publique avec un salaire régulier. Le rêve de tout parent. Et pourtant, quelques années après ma titularisation, j'ai compris que ce salaire ne me rendrait jamais libre. Alors j'ai commencé à lire, à me former, à investir d'abord en moi-même, puis dans l'immobilier, ensuite dans des projets de plus en plus ambitieux. J'ai échoué non pas une mais plusieurs fois. Durement. Et je me suis relevé à chaque fois.

Ce livre n'est pas un cours de finance. C'est le récit d'une transformation. En neuf leçons tirées de ma propre vie, je t'emmène des berges du Maroni jusqu'aux plans d'un complexe hôtelier, en passant par une friteuse à poulets, un immeuble de rapport, un voyage d'affaires en Chine et une arnaque qui m'a coûté cher. Chaque chapitre s'ouvre sur une histoire vécue, se poursuit par la leçon que j'en ai tirée, et se termine par des questions pour que, toi aussi, tu avances.

Je ne me présente pas en savant. Je reste une tasse vide. Chaque jour est une nouvelle opportunité d'apprendre et de grandir. Comme le disait Nelson Madiba Mandela : « Je ne perds jamais, soit je gagne, soit j'apprends. » Ce que je sais, c'est que la richesse est d'abord un état d'esprit et qu'un enfant du fleuve Maroni peut décider de changer la trajectoire de sa lignée.

Si tu es prêt, tourne la page.

Pour comprendre où je vais, il faut d'abord revenir là où tout a commencé : sur le fleuve Maroni, avec de l'or dans les mains et pas un sou en poche.

CHAPITRE 1

« L'enfant du fleuve »

Leçon : La richesse n'est pas celle qu'on croit

J'avais quinze ans et les pieds dans la boue.

Le moteur de la pirogue de mon père avait calé une heure plus tôt, juste avant le premier saut Hermina, là où le fleuve Maroni se resserre et gronde entre les roches noires. Nous étions en plein mois de juillet, pendant les vacances d'été. Mon père avait décidé de m'emmener avec lui sur le haut Maroni pour un voyage de plusieurs jours, en remontant le fleuve à contre-courant, avec des fûts d'essence arrimés à l'arrière de la pirogue et un chargement de provisions pour les kampus isolés. L'air sentait le gasoil, la vase tiède et la végétation qui pourrissait doucement sous le soleil de la Guyane. Autour de nous, la forêt amazonienne formait un mur vivant, immense, impénétrable, percé seulement par le ruban brun du fleuve.

Mon père ne parlait pas beaucoup. Il travaillait. Ses bras, burinés par des années de rame et de kula – cette longue tige de bois avec laquelle on pousse la pirogue dans les eaux peu profondes – étaient secs comme du bois flotté, mais forts. Incroyablement forts. Il avait le regard fixe de ceux qui lisent le fleuve comme on lit une carte, qui devinent les rochers sous la surface à la façon dont l'eau se plisse. Il portait un short élimé et une chemise kaki à manches longues, trouée sous les bras. C'était ça, son uniforme de piroguier.

Avant les moteurs hors-bord, m'avait-il raconté un soir, ce même trajet se faisait à la rame et au kula. Des semaines entières à remonter le courant, centimètre par centimètre, avec le soleil qui vous tape sur le crâne et les rapides qui vous repoussent en arrière. L'embarcation était semblable au cerf-volant décrit par Napoléon Hill, celui qui s'élève toujours contre le vent de l'adversité. Mon père connaissait des hommes qui n'étaient jamais revenus de ces voyages. Le fleuve prenait son tribut.

Ce jour-là, nous avons accosté dans un village amérindien, quelque part entre Maripasoula et les confins du Suriname. Quelques carbets au toit de feuilles étaient dispersés, tandis qu'une fumée fine montait au-dessus de la canopée. Des

enfants nous ont regardés approcher en silence, leurs yeux noirs brillant d'une curiosité tranquille.

Mon père a sauté de la pirogue avec l'aisance d'un homme qui a fait ce geste dix mille fois. Il a échangé quelques mots avec un homme : un Amérindien au torse nu, au visage calme. Ils se connaissaient. Je ne comprenais pas tout ce qu'ils se disaient, mais je comprenais le langage des gestes. Mon père a soulevé un fût d'essence de vingt litres. L'Amérindien a sorti un paquet enveloppé dans des feuilles de bananier contenant de la viande de brousse fumée, sombre, odorante, serrée en morceaux épais.

Le troc s'est fait en silence. Pas de billets. Pas de pièces. Pas de négociation bruyante. Un échange de regards, un hochement de tête, et chacun repartait avec ce dont il avait besoin. L'essence contre la viande. La survie contre la survie.

— Tu as vu ? m'a dit mon père en reprenant sa place à l'arrière de la pirogue.

J'ai hoché la tête.

— L'argent, ici, ça ne sert à rien. L'important, c'est ce que tu apportes.

Je n'ai pas compris immédiatement la portée de cette phrase. J'avais quinze ans. Je pensais aux vélos que je n'avais pas, aux baskets que je ne pouvais pas m'acheter, à la télévision qu'on n'avait toujours pas chez nous. Mais la phrase s'est gravée quelque part, dans un coin de ma mémoire, comme un caillou qu'on met dans sa poche sans savoir pourquoi.

Plus tard, au cours de ce même voyage, dans le village de mon grand-père, j'ai touché de l'or pour la première fois.

Je me souviens de la scène avec une netteté presque irréaliste. Mon cousin Dowpol tenait un bar dans le village, un carbet ouvert, quelques bouteilles de bière, un ventilateur alimenté à l'aide d'un groupe électrogène qui brassait la chaleur sans la vaincre. On m'avait confié le bar pendant quelques heures. Moi, gamin de quinze ans, sans aucune expérience en vente, je me retrouvais derrière un comptoir à servir des hommes qui revenaient de la forêt ou du fleuve. On me faisait confiance. Je ne sais pas exactement pourquoi : peut-être était-ce en raison de mon attitude, de mon sérieux. Les gens ici vous jugent vite. Si vous êtes droit, ils le sentent.

Un homme est entré. Un orpailleur. Il a posé sur le comptoir un petit sachet de tissu noué par un fil. Il voulait payer sa bière avec ça.

« Pèse », m'a dit Dowpol en me tendant une petite balance de précision, un objet minuscule, délicat, qui jurait dans ce décor de bois brut et de terre battue.

J'ai ouvert le sachet. Et j'ai vu l'or.

Des paillettes. Des grains. Certains gros comme des têtes d'épingle, d'autres comme des grains de riz. Jaunes. D'un jaune profond, chaud, vivant. Pas le jaune clinquant des bijoux fantaisie qu'on voyait parfois à Saint-Laurent. Non, un jaune dense, un jaune qui avait du poids rien qu'au regard. L'or pur. Vingt-quatre carats. Extrait du lit des criques, lavé dans les batées, arraché grain par grain à la terre de Guyane ou du Suriname.

J'ai posé les paillettes sur la balance. Le petit écran numérique a indiqué plusieurs chiffres en un millième de seconde, puis l'affichage s'est stabilisé. J'ai senti le poids de l'or dans ma paume, un poids disproportionné pour un si petit volume. C'est ça qui m'a frappé. C'était lourd. Étonnamment, presque absurdement lourd. Comme si cette matière contenait en elle toute la densité du monde. J'ai refermé ma main. La chaleur du métal s'est mêlée à la chaleur de ma peau. Pendant un instant, j'ai eu le sentiment de tenir quelque chose de sacré.

Puis l'homme a récupéré sa bière, j'ai remis l'or dans le sachet, et la vie a repris.

Mais quelque chose avait changé. Je ne savais pas encore quoi, mais je savais que ce moment compterait.

Pour comprendre cette scène, il faut comprendre d'où je viens. Il faut comprendre le fleuve.

Je suis né à Apoematapoe qu'on appelle aussi Providence, un lieu-dit dans des kampus bushinengués posés sur les rives française et surinamienne du Maroni. Mes ancêtres étaient des marrons : des esclaves qui, pendant la colonisation du Suriname, avaient fui les plantations pour se réfugier dans la forêt. Ils y ont fondé des communautés libres, organisées, autonomes. Des années plus tard, nous étions toujours là. Quand la guerre civile du Suriname a éclaté jusqu'en 1986, beaucoup de familles ont traversé le fleuve pour s'installer côté français. Ma famille en faisait partie.